

L'ECHO DES CAVERNES Année 1957 N°6

Chers Amis,

Nous avons espéré, à la demande de nombreux lecteurs, "sortir" pour Noël, ou au moins pour le Nouvel An, le N°6 de L'Echo des Cavernes, qui vous invitera cette fois à visiter avec nous les belles grottes de la Grusse, si proches de notre ville, et pourtant si peu connues, et d'autres grottes, plus ignorées encore, où nous avons découvert la trace d'activités aussi étranges qu'antiques et ténébreuses.

Mais le tirage a été retardé par les évènements.

Ne croyez pas cependant que nous ayons trouvé les galeries d'eau de la Grusse obstruées par des canots pneumatiques sabordés, ou que des spéléos "onusiens" casqués de bleu, aient neutralisé les passages pour interdire les levés de plans. Ne croyez pas davantage que la pénurie d'essence ou de charbon ait ralenti notre "Train 11" qui, après tout, a encore du bon. Rien de tout cela !

La vérité, c'est que notre dessinateur avait découvert de si puissants attraits au sport inédit de "décorateur de pare brise" qu'il en oubliait les choses sérieuses. On prétend même qu'un jour, il a baptisé "vignette" la bague d'une chauve souris, ce qui, on l'avouera, confinait à l'idée fixe !

Il a bien fallu attendre qu'il recouvre ses esprits, et en même temps l'inspiration.

□ BILAN 1956

Nul ne contestera le caractère désastreusement aquatique de l'année 1956. Pourtant, en janvier, il a été possible, dans des grottes agrémentées de stalactites de glace, de faire quelques belles sorties, sans souci des montées d'eau. Par contre, les amateurs de chauves souris n'ont pas été satisfaits. Le gel avait complètement asséché plusieurs grottes où gîtent habituellement des colonies hivernales, et comme les chiroptères ont besoin pour leur sommeil de refuges relativement chauds et humides, leur sûr instinct les avait incités à passer l'hiver en des lieux plus accueillants que les cavernes du Haut-Jura. Un bon nombre d'essaims ne sont pas arrivés en fin 1955, et les baguages et reprises ont été rares cette année.

Peu de choses à noter en cette période, sauf la découverte aux Foules de passages inédits, l'exploration d'un petit gouffre de seize mètres en Forêt du Frénois, la désobstruction d'une grotte au Flumen, et de nouvelles tentatives infructueuses pour



progresser à l'extrémité de la grotte Sainte-Anne et au fond du gouffre voisin.

Ensuite : la pluie... et encore la pluie ! Dans l'impossibilité d'organiser des explorations à longue échéance et à gros effectifs, nous avons dû nous contenter de courtes sorties, décidées et réalisées entre deux averses. C'est ainsi que nous avons prospecté les falaises de St-Romain, puis que nous sommes descendus dans deux gouffres aux environs du Crêt de Chalam, l'un très joli et tout récemment ouvert dans une pâture de la Ferme de Malatrait, l'autre près de la Ferme de Nerbier. Nous avons pu aussi pénétrer, près de la cascade du Moulin sous les Bouchoux, dans une belle grotte terminée par un siphon, qui paraît se rattacher au réseau inconnu de la source permanente de Tailla. Il sera possible semble-t-il de désamorcer ce siphon en période sèche et de remonter le chemin de l'eau.

Nous avons commencé également, au Chapuzieux, la désobstruction d'une grotte qui laisse entrevoir un boyau prometteur, plongeant en direction du gouffre de Cernétrou. Peut être un jour, pourrons nous enfin savoir exactement vers quelle vallée se dirige l'eau traversant la grande salle du puits, toujours aussi régulièrement approvisionné en bêtes crevées.

On peut aussi noter quelques visites, à la recherche de la faune cavernicole dans les grottes du Cernois, d'Echallon, de Marchon, dans les gouffres de la Bâtie, du Cernétrou et du Bois de Banc. Une descente a été faite dans le même but au Pétrin de la Foudre, rendu effroyablement glissant par les infiltrations d'eau continues, mais,

en compensation, nous avons retrouvé au fond du grand gouffre le beau lac disparu depuis la sécheresse de 1949.

Par ailleurs, nous avons pu repérer exactement, en vue de visites futures, les orifices de deux gouffres de grande taille. L'un, en forêt de Chamfromier serait inexploré, et dans son premier puits, entièrement vertical, la sonde accuse 53m de profondeur. Le second, près d'Echallon, dénommé Lésine des Cordules, aurait environ 70 m de profondeur totale. Une équipe suisse y a été arrêtée récemment par un énorme charnier, et il sera du plus grand intérêt d'étudier de près la géologie de ce gouffre, dangereusement proche de sources captées.

D'aimables conseillers nous ont bien avertis de nous méfier des puits de ce secteur, dont l'un, non précisé, contiendrait, paraît-il des grenades quadrillées ou autres explosifs jetés là par... les gendarmes (sic).

Cette dernière et ahurissante précision ne pouvait que faire échouer tout le succès d'une fable, au demeurant plausible, et nous avons presque soupçonné nos bavards d'être des utilisateurs intéressés à la conservation indéfinie des gouffres dépotoirs.

Enfin, il faut signaler la belle découverte par un de nos plus jeunes membres actifs, des ossements d'un ours des cavernes. Notre collègue Biziaux, lorrain de domicile, mais jurassien et membre du S.C.S.C. pendant les vacances, a trouvé, en désobstruant une petite grotte du canton de St-Laurent, le squelette d'un de ces monstres préhistoriques, écrasé par une chute de pierres datant de quelques millénaires. Sur le bloc recouvrant le crâne se dresse une stalagmite de 20cm de hauteur, qui authentifie de façon indiscutable l'ancienneté des ossements. Le mauvais temps n'a pas permis de procéder à une exhumation qui doit être lente et méthodique, si on veut reconstituer l'animal.

Une recherche de la faune cavernicole du secteur jamais prospecté encore du Mont Noir, entreprise par le même explorateur, a également été fortement contrariée par la pluie, mais ce n'est que partie remise.

Somme toute, malgré tous ces désagréments, et compte tenu des circonstances nettement défavorables à la spéléologie, l'été n'a pas été si mal rempli !

L'automne, plus clément a permis la visite de deux petits gouffres récemment découverts au Pontet, les 178ième et 179ième cavités de notre tableau de chasse.

A notre grand regret, nous n'avons pas pu participer cette année au Congrès de

l'Amicale Spéléologique de l'Est, organisé près d'Epinal par nos bons amis vosgiens, dont une trop grande distance nous sépare. Mais nous avons néanmoins noué ou entretenu de très amicales relations avec divers clubs, en vue d'une collaboration permanente dans le domaine scientifique. C'est ainsi que nous participons aux recherches entreprises par le Spéleo-Club de Dijon, pour essayer de déterminer l'ampleur et la direction des migrations d'une race de Chauves souris particulièrement voyageuse : celle des minioptères.

De leur côté, nos collègues de Genève nous ont fait parvenir, à charge de revanche, une très intéressante documentation sur la faune cavernicole récoltée dans le Jura suisse, en attendant de venir visiter quelques unes de nos plus belles cavernes, si, au cours de l'été prochain, la "benzine" revient à flot...

□ LE RESEAU DE LA GRUSSE

Ce réseau, beaucoup moins important que celui des Foules, mais non moins attrayant, comprend deux grottes principales. Leur exploration, commencé en 1947, n'a été terminée qu'en 1955, et terminée est beaucoup dire, car les galeries pénétrables à l'homme ne représentent, dans ces cavités riches en siphons et en gouffres d'eau, qu'une infime partie de leur développement total.

La grotte inférieure est bien connue. Son entrée, située entre la voie ferrée de Saint-Claude à Bellegarde et la Bienne, en face de la Croix du Bar, est un porche large et haut, qui donne parfois passage à une grosse cascade. La voûte s'abaisse peu à peu, et la galerie devient rapidement un boyau arrondi, d'abord relativement sec, puis à demi plein d'eau. Dès 1947, les San-Claudians avaient poussé à la nage jusqu'à l'extrémité de cette nappe d'eau, longue de près de 100 mètres, et s'étaient heurtés, pour finir, à un siphon étroit et profondément immergé.

L'accès de la grotte supérieure s'est révélé beaucoup plus difficile, et quand ils s'attaquèrent à sa désobstruction, jamais les spéléos n'auraient soupçonné quelles belles découvertes ils allaient faire.

Le porche de cette grotte est une fissure rectangulaire, à mi hauteur de la paroi rocheuse située derrière la maison du passage à niveau de la Grusse, maison accueillante où on trouve à chaque expédition un local pour se changer, à l'abri des courants d'air, et une échelle bien commode pour atteindre l'entrée du trou.

La voûte, qui permet de se tenir debout pendant quelques mètres, s'abaisse rapidement et vient toucher une épaisse nappe de pierres éclatées, provenant de la désagrégation provoquée par le gel, de toute une couche rocheuse détritique. Ces pierres sont de toutes tailles et de toutes formes, mais ont entre elles un point commun : toutes sont à arêtes et à angles vifs. Les anciens du club gardent encore en mémoire le ramper entre ce "matelas de fakir" et le plafond rugueux, qui mettait habits, coudes et genoux à rude épreuve.

Cette acrobatie dura peu, car, dès 1948, un spéléo particulièrement bien placé décida d'élargir le passage. Le jeune Serge Secrétand, qui habitait la maison voisine, passa pendant plusieurs mois toutes ses heures de loisir à ce travail de Titan. Avec l'aide d'un de ses cousins, il entreprit de creuser à travers les éboulis un couloir suffisamment haut pour permettre le passage à quatre pattes. Au prix d'innombrables allers et retours sur le ventre, traînant un panier de pierres, tantôt un seul gros bloc, nos deux gaillards entassèrent à droite et à gauche de l'entrée tout ce qui pouvait y trouver place, avancèrent petit à petit et parvinrent finalement, trente mètres plus loin, à rendre accessible sans trop de peine, la chatière de roche vive qui marque l'entrée de la grotte proprement dite.

Entre temps, cette grotte devint un objectif de choix pour les San-Claudians. A cette époque, ils ne formaient encore qu'une section du

Spéléo-Club Lédonien, et leur matériel était des plus rudimentaires : quelques cordes, des pitons, deux lampes à carbure... Aussi, "la Grusse", proche de Saint-Claude et au parcours presque entièrement horizontal, reçut-elle de nombreuses visites.

Aussitôt après la chatière, étroite et plongeante, qui fait suite au passage surbaissé, le décor change, comme par magie. Plus de pierres anguleuses, mais de gros galets arrondis, sous une voûte lisse et luisante.

Le passage se divise en deux galeries qui se rejoindront, une trentaine de mètres plus loin. Celle de droite est très basse et recèle, au fond d'une nappe d'eau verte, toute une floraison de gros choux fleurs de calcite blanche et spongieuse, gorgée d'eau. Les Allemands, poètes à leur manière, ont inventé pour désigner cette formation calcaire le mot de "Mondmilch" ou "Lait de Lune". L'image est un peu équivoque pour des oreilles françaises, mais, tout le monde sait que les Français ont l'esprit mal tourné... !

L'autre couloir, parallèle au premier, est asséché, mais uniquement façon géologique de parler, car la légère couche de calcite mate qui en recouvrait le sol a été depuis longtemps pulvérisée par les lourds souliers à clous, et des infiltrations ont amené des coulées d'argile grasse et gluante, où il faut s'aplatir résolument pour passer. Pour distraire sans doute l'explorateur de ces petits ennuis, des concrétions apparaissent de toute parts, bien particulières à cette grotte au calcaire fin et compact. C'est une floraison splendide de stalactites, stalagmites et colonnettes qui surgit du noir. Tantôt des baguettes noueuses, les unes d'un blanc laiteux, d'autres teintées en rouge ou en jaune par des oxydes. Des dents de loup épousent le contour des fissures, et le plafond est décoré d'un lacy délicat de lignes sinueuses rouge vif, du plus heureux effet sur le gris perle de la roche.

Et à la jonction des deux galeries, voici la merveille de la Grusse : un clocheton aux formes aériennes, un de ces étranges et fragiles bijoux des cavernes bâtis par la patience et la fantaisie d'innombrables millénaires. Le fût qui repose sur un dôme de calcite, s'amincit en cône, et sur son sommet se dressent trois colonnettes fines et translucides, jointes à leurs extrémités supérieures, par un ruban de calcite bordé de dents, qui remonte à la voûte en une longue spirale.

Après avoir pataugé quelques mètres dans une fondrière, on arrive à une galerie transversale où joue un ruisseau, dernier vestige du torrent impétueux qui creusa la

cavité en des temps d'une ancienneté fabuleuse.

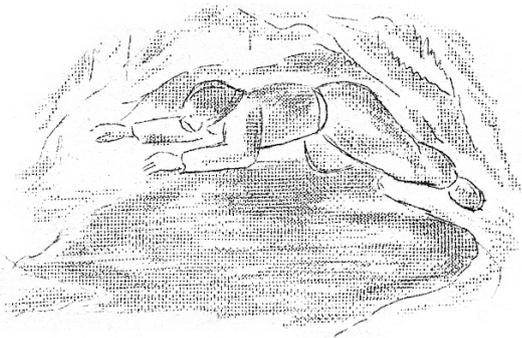
Pendant toute la suite de l'exploration, ce ruisseau va accompagner fidèlement le visiteur, si fidèlement même qu'il en devient indiscret. Tout en glissant sur de larges surfaces polies, ou en sautant de cascates en goulets, il s'introduit par les manches, voire par le col des combinaisons, et inonde pantalons et souliers.

On peut remonter son cours sur deux cents mètres environ, en suivant une galerie qui n'est qu'une succession de marmites de géants et de cascades. L'eau, sursaturée de sels calcaires a tapissé son lit d'un dépôt cristallin qui fait paraître son cours pétrifié. Dès qu'on s'écarte tant soit peu du cours d'eau, la féerie des concrétions recommence. Les colonnettes sont là, dans tous les coins obscurs, diaphanes ou rouges, fines et délicatement modelées. Chaque fissure de la voûte est garnie de la neige immaculée de cristaux de calcite pure. Par endroits aussi, les parois sont piquetées d'innombrables points bruns qui tranchent sur la couleur claire du rocher. Ce sont les traces laissées par une très nombreuse colonie de chauves souris, qui, depuis des années ont changé de domicile... ou ont fait les délices des renards...

De chatières en boyaux, de marmites en diaclases, tantôt debout, tantôt à plat ventre, plus souvent à quatre pattes, on arrive à l'extrémité de la galerie où le ruisseau jaillit entre deux strates resserrées. Mais la grotte tient à offrir une dernière compensation à ses visiteurs, après les avoir si bien arrosés. Dans un angle de la salle terminale où on entre à genoux dans l'eau, sous une voûte basse, monte une haute cheminée. Il en tombe une averse de gouttes pressées et ses parois déchiquetées sont une éblouissante dentelle de carbonate de chaux. Sa base est un conglomérat de cristaux mats : des choux fleurs encore, mais ceux là durs comme le roc, sur lesquels l'eau rejaillit en perles de lumière.

Comme l'ont fait les premiers explorateurs, il ne reste qu'à revenir au carrefour, et à suivre la galerie par laquelle l'eau continue sa descente. Là aussi, les difficultés ne manquent pas.

Il faut se glisser au dessus de marmites profondes qui occupent toute la largeur du couloir surbaissé. Tandis que l'homme qui s'appuie des mains sur une paroi et des pieds sur l'autre, son dos touche la voûte, tandis que son ventre frôle la surface de l'eau.



Mais ce passage est assez court, et la cavité change tout à coup de physionomie.

La galerie des Marmites vient déboucher au sommet d'une grande faille du massif, où l'ancien torrent, en se précipitant, a creusé toute une série de puits verticaux. Le premier de ces puits, formant une curieuse spirale peut être facilement descendu, même sans corde. Il n'en est pas de même du second, au bord duquel les spéléos se trouvèrent bloqués à leurs premières visites. Les plus audacieux n'osèrent pas s'aventurer dans une grande verticale et sous le jet d'une cascade, uniquement soutenus par des cordes passablement usées.

L'extrémité de la grotte inférieure n'est pas très éloignée du fond du second puits, et on en conclut, à défaut de mieux, que les deux grottes devaient communiquer par un conduit aboutissant au siphon, où seul le petit cours d'eau pouvait trouver passage.

La partie explorable fut minutieusement étudiée et mesurée, et la Grusse garda son mystère. Elle devait le garder deux ans

Entre temps, le Spéléo-Club, volant maintenant de ses propres ailes, s'était enrichi d'un matériel solide fabriqué à longueur de soirée pendant l'hiver 1948-49, et pouvait s'attaquer à des cavités naguère inaccessibles.

1949 fut l'année du Pétrin de la Foudre, de la Grotte des Moulins, de la Grotte de Menouille, du Réseau de Vaucluse, et des grandes avancées dans la Grotte des Foules. On oublia un peu la Grusse, laissée en réserve pour les temps morts, puisqu' aussi bien, la grotte, si proche de St-Claude était toujours à la disposition des spéléos désœuvrés. Il fallut presque un hasard pour qu'elle redevint d'actualité.

Voici comment se sont déroulées les explorations décisives.

Le 23 avril 1950, Colin et Guillobez vont partir pour le sommet du Cirque de Vulvoz, continuer la visite de la "Grotte du Renard", récemment découverte et baptisée, quand la pluie empêche le départ.

"Au fait, mon vieux Dédé, si nous allions à la Grusse ?" propose Colin. Ni l'un ni l'autre n'ont encore vu la grotte, dont les anciens parlent si souvent, car au moment des premières explorations du réseau, Colin n'était pas encore à St-Claude, et Dédé faisait en Indochine un séjour "extraspéléologique".

"O.K.", répond Dédé.

Et une heure plus tard, les deux hommes rampent dans le laminoir, puis remontent la galerie amont. Grossi par la pluie, le ruisseau est en pleine crue, et c'est copieusement douchés que les spéléos atteignent la dernière salle. Après être revenus au carrefour, ils suivent la galerie des marmites, pour s'arrêter eux aussi au bord du second puits, où la chute d'eau prend ce jour là des allures de cataracte.

Cependant, ils ont été conquis par les décors splendides de cette cavité, et quand, quelques mois plus tard, Daniel Ribatto leur demande de le mener dans quelque coin où il aurait la possibilité de faire de beaux clichés, c'est tout naturellement à la Grusse que Colin et Dédé pensent aussitôt.

Mais tous deux ont également une autre idée, et dans les sacs, il y a cette fois une échelle de 12 mètres et une corde de 35 mètres. La sécheresse règne en effet depuis quelque temps, et il y a tout lieu de croire que le ruisseau sera peut être moins agressif.

Comme on l'avait prévu, il y a ce jour là beaucoup moins d'eau, si peu même que la cascade a presque disparu et se réduit à une "pissierette". Tandis que le photographe illumine les ténèbres à grand renfort de "flashes", les deux spéléos fixent leur échelle au sommet du puits, où Dédé descend aussitôt, assuré par Colin.



Sauf un coincement à un passage entre deux dalles resserrées, la descente n'a rien de très difficile quand la cascade ne coule pas, et Dédé arrive rapidement au bas de l'à-pic, qui mesure environ 10 mètres.

"Alors ? ", interroge Colin

"Ca continue !" fait la voix en bas, qui s'élève de plusieurs tons pour annoncer : "Une grosse diaclase... Ca plonge sous l'échelle !! "

En descendant en varappe un puits de quatre mètres, invisible du sommet, Dédé parvient à une petite salle ronde. Le couloir continue toujours dans la même direction, haut mais étroit et en pente à 45°. Comme en beaucoup d'endroits de cette grotte, la roche est polie comme un miroir. Et Dédé revient au bas de l'échelle.

"Envoyez la corde ! "

"L'équipe du sommet" hésite, car Dédé sera obligé de remonter sans être assuré, mais comme il insiste, et déclare que de toutes façons il ne s'attachera pas pour remonter le puits, qui, à son avis n'offre aucune difficulté, Colin consent à s'exécuter, et lance le câble en contrebas. L'autre l'attache au dernier barreau de l'échelle et repart dans la diaclase. Vingt mètres plus loin, il s'arrête au bord d'un nouveau puits qui paraît profond. Les cailloux sont absents sur la surface très oblique du sol, et tout sondage est impossible.

Il ne reste plus à Dédé qu'à remonter au sommet de l'escarpement, où Colin l'attend avec impatience. Le rapport est bref :

"Un petit à pic, une diaclase inclinée sur vingt mètres, et après, un autre puits."

"Profond ? "

"Pas moyen de sonder... mais la prochaine fois, on revient avec une 12 et une 25, et on verra ce qu'il y a là dessous ! "

On replie corde et échelle, tandis que "l'Envoyé Spécial du Progrès" fixe pour la postérité ces phases finales de l'exploration. Puis, tous reviennent à la sortie, trempés, boueux, et enchantés. Un calcul sommaire démontre que la profondeur atteinte dépasse trente mètres. Toujours hantés par l'idée d'une communication directe avec le réseau inférieur, les spéléos estiment qu'au bas du nouveau puits, ils vont probablement découvrir une galerie horizontale qui les mènera vers le Sud et la paroi des rochers, et, qui sait ? peut être un moyen de ressortir par l'autre grotte. L'imagination circule plus vite que les hommes, et n'a pas besoin de matériel pour franchir puits et siphons !

Malgré l'impatience de connaître la suite, il faut attendre une nouvelle période sèche, et, quand enfin le ruisseau consent à se calmer, Dédé et Colin attaquent immédiatement. Le 15 août 1950, ils amènent avec eux un ami, Roger Kohli, un genevois en vacances à St-Claude, qui tout en n'étant pas membre officiel du Club, se joint depuis quelque temps à toutes les explorations. Tout en jurant que le sous-sol ne

l'intéresserait jamais, il a un jour accompagné une équipe aux Foules "par simple curiosité !" Mais c'est définitivement conquis par cette seule visite qu'il est remonté au jour, et s'il jure encore, c'est maintenant par les cavernes.

L'importance et le volume du matériel se sont accrus. Il y a les deux échelles prévues de 12 et 25 mètres, une cinquantaine de mètres de cordes, qui une fois mouillées feront un poids respectable, des pitons etc... On emporte aussi un marteau emprunté par Kohli à l'Hôtel du Globe, pour détacher des fossiles. Ce marteau jouera dans l'exploration un rôle important, bien que très différent du rôle habituel de ce genre d'outil.

Au moment où les trois hommes réunis dans la rotonde à l'entrée de la diaclase installent les agrès, Kohli laisse échapper son marteau qui file sur le sol incliné, part dans la pente, tombe dans le gouffre où il rebondit à grand bruit sur les parois, et enfin s'arrête avec un claquement sonore. Notre ami est assez vexé de l'incident et ne se déride même pas quand Colin lui fait remarquer que l'outil partait vers le puits "comme un zèbre lancé d'une main sûre à travers le désert !! ? ?"

Mais Dédé le rassure : "Vous en faites pas, je le retrouverai en bas."

C'est que les spéléos ont une bonne raison d'être joyeux. L'objet a constitué un projectile de choix pour sonder le puits ; sa chute a duré longtemps et a paru plusieurs fois verticale. Aussi Dédé ne s'attarde plus. C'est lui qui a découvert le gouffre, c'est à lui que revient le privilège d'y descendre en premier, et il n'entend pas y renoncer. Quelques minutes plus tard, fermement tenu en laisse par ses coéquipiers, il s'engage sur l'échelle et disparaît bientôt.

Ses ordres renseignent l'équipe du sommet mieux que de longs discours : "Du mou... laissez filer." Cela veut dire que la descente est facile, mais quand on entend brusquement : "Stop, assurez ferme !" c'est qu'il existe un mauvais passage.

Le rouleau de corde a bien diminué quand enfin, on ne sent plus de traction. La voix porte très mal et Kohli ne peut même pas comprendre si c'est un Oui ou un Non qui lui répond quand il demande si le marteau est retrouvé.

Dédé est parvenu, après une descente presque verticale, à un élargissement en forme de cloche et au sol à peu près horizontal, percé en son centre d'une fissure étroite, mais néanmoins pénétrable. Au delà le gouffre s'élargit de nouveau. Mais il est écrit que la Grusse gardera une fois de plus son secret.

Après avoir projeté le faisceau de sa lampe dans ces nouvelles ténèbres, Dédé évalue à huit mètres environ le nouveau cran de descente, et il ne lui reste plus que le fameux marteau qui s'est trouvé arrêté par miracle au bord de l'à pic inviolé, et qu'il n'est pas question d'utiliser une fois encore pour un usage indu. Force est à l'homme de pointe de remonter sans avoir été jusqu'au fond du gouffre. La Grusse se défend bien !

Après avoir soufflé un moment, Dédé rend compte de ces découvertes. On additionne mentalement les cotes, et c'est alors un moment d'émotion. Il semble que le plancher de la petite salle profonde se situe au dessous du niveau de la grotte inférieure, et aucune galerie ne se dirigeant vers le Sud, il faudrait abandonner l'idée d'une communication directe entre les deux réseaux.

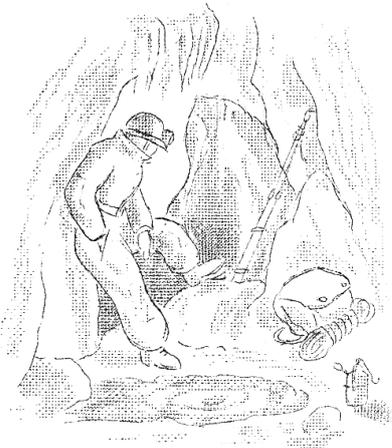
Le soir même, les calculs revus et contrôlés donnent un résultat qui met le Spéléo-Club tout entier en émoi : compte tenu des huit mètres inexploités, le bas du gouffre serait sous le niveau de la Bienne ! Aussi projette-t-on une offensive de grand style.

Le 1ier Octobre suivant, une sécheresse favorable et inattendue permet à un véritable commando de gagner les profondeurs de la Grusse. Jamais cette cavité, que des spéléos irrespectueux qualifiaient il y a peu de temps encore de "grottelette" n'en avait tant vu. Marius Rouiller, Meynier, Ilhat, Rossi, Colin et deux de ses fils Jean-Pierre et François, y entrent, transportant un matériel "du tonnerre" : 55 mètres d'échelles, 72 mètres de cordes... sans compter les accessoires. Ce n'est pas un petit problème de faire passer tout cela dans les boyaux surbaissés et au dessus des marmites, et les juniors, servis par leur petite taille s'en tirent beaucoup mieux que leurs anciens.

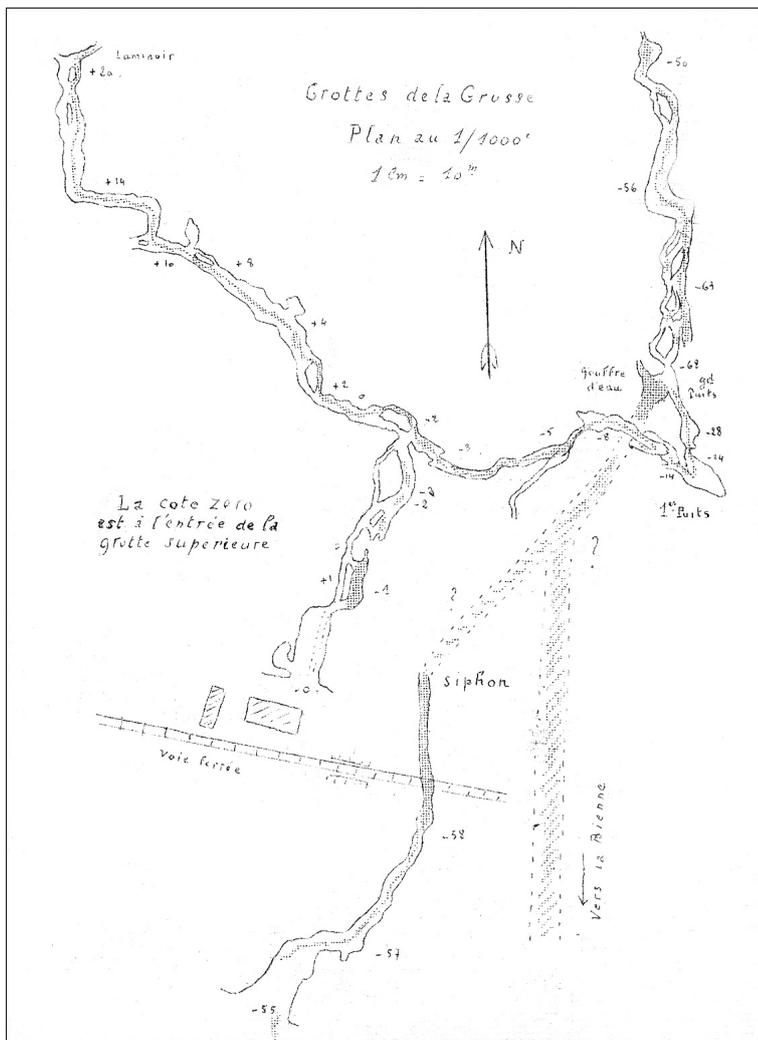
Dédé n'est pas de la fête. Une bonne grippe l'a mis hors de combat, mais il sera souvent question de lui au cours de la descente, et chacun convient qu'il doit "en avoir gros sur la patate", quoiqu'il ait fort bien compris que la sécheresse ne serait que très passagère, et qu'il est impossible d'attendre son rétablissement pour attaquer.

C'est Mario qui fera aujourd'hui équipe de pointe avec Meynier et Rossi. Les autres assureront le relais au sommet des puits. Une interminable attente va commencer pour l'équipe de "demi fond". Vraiment, la spéléologie est une belle école de patience, surtout en pareil cas. Rester en surface, dans la nature, au bord d'un gouffre n'est rien ; il y a des distractions ; il y a souvent des curieux avec qui on bavarde ; à défaut, il y a toujours bien un coin accueillant pour s'étendre ou s'asseoir et la temps passe, somme toute assez agréablement tandis qu'on s'imagine ce que les heureux font en bas.

A mi parcours d'une grotte, rien n'est plus énervant que cette station dans un espace réduit, sous des gouttes d'eau qui pleuvent à cadence régulière... surtout quand on s'aperçoit, comme c'est le cas aujourd'hui, que l'équipe de fond a emporté avec elle toute la provision de cigarettes et qu'elle en use largement, si l'on en croit le nuage de fumée qui remonte du puits avec le léger courant d'air.



Cependant, Mario, passant la fissure descend dans le puits entrevu par Dédé et se trouve quatre mètres plus bas au niveau d'une nappe



d'eau. C'est sans doute la limpidité extraordinaire de cette eau qui a trompé Dédé, et qui lui a fait estimé l'à pic à huit mètres.

Sous l'échelle, la nappe est relativement peu profonde, mais dans l'angle Ouest du puits, elle est toute noire. La faille continue obliquement par un gouffre d'eau. Mario inspecte les lieux, et avise à l'opposé de ce gouffre une sorte de margelle où un pendule lui permet de prendre pied. En se baissant, il découvre l'entrée d'un boyau. "Ca continue !".

Meynier et Rossi le rejoignent aussitôt, et l'équipe s'enfonce dans l'inconnu, un inconnu splendide et déconcertant. Les trois spéléos viennent de découvrir le lit à demi asséché pour l'instant, d'une rivière souterraine, dont le ruisseau qui coule dans les galeries supérieures n'est qu'un modeste affluent. Plus encore que le réseau supérieur, la cavité est ici un véritable "fromage de Gruyère". Ce ne sont de toutes parts que trous, joints et diaclases si enchevêtrés que Mario et Rossi, partis dans deux directions opposées, se trouvent soudain nez à nez au milieu d'un boyau sans savoir comment.

Cependant les hommes s'orientent, et, laissant de côté de nombreux diverticules, ils suivent la galerie principale, qui part plein Nord, sous le Plateau d'Avignon. Le sol et les voûtes, criblés de marmites d'érosion, prouvent que cette galerie a connu des mises en charge terrifiantes, au moment des grandes eaux.

Bientôt, une laisse apparaît. Mario y saute sans hésiter, enfonçant jusqu'au ventre, et, tout en progressant d'arête en arête entre de profonds trous d'eau, parvient à une nouvelle galerie qui prend l'aspect d'une haute fissure.

Pendant ce temps, Meynier et Rossi ont été jeter un œil dans des passages secondaires. Mais il y en a trop ; l'heure s'avance, et l'exploration ne pouvant de toute façon être terminée dans la soirée, la suite est remise à une date ultérieure. Il faut en laisser un peu à Dédé !

A l'annonce du succès... et au retour des "Gauloises", l'équipe du sommet oublie instantanément les 2 heures $\frac{3}{4}$ d'attente. Jamais les cailloux pointus de l'entrée n'ont paru aussi agressifs qu'après les rudes efforts de cette journée, et jamais pourtant ils n'ont donné lieu à moins de récriminations.

Déjà, on se perd en conjectures sur l'origine de la rivière souterraine. Les uns y voient une résurgence du Loutre, qui disparaît dans un entonnoir impénétrable, aux Prés de Valfin. D'autres prétendent qu'elle pourrait fort bien être en relation avec le Trou de l'Abîme. Quant à son issue après le gouffre d'eau, elle doit être "quelque part, le long de la Bienne", mais où ?

La discussion se poursuit ce soir là jusqu'à la dislocation du groupe, et se poursuit d'ailleurs encore aujourd'hui. Seules des colorations massives à l'Abîme, au Loutre et dans la grotte même pourraient apporter une réponse aux diverses hypothèses envisagées.

Mais n'oublions pas que la fluorescéine coûte environ 5000 Francs le kilo, et qu'une série d'expériences, en nécessiteraient pour être efficaces, environ 20 kilos.

Le 14 Juillet 1952 est un jour de grande sortie au Club, et tandis que Colin et Meynier sont partis explorer deux grottes inconnues dans la Vallée de la Semine, Dédé, Ilhat et Rossi descendent encore une fois dans la Grusse. Dès le matin, l'équipe est à pied d'œuvre, et entend bien cette fois en finir avant la nuit.

Comme maintenant on sait que le puits n'offre pas de difficultés majeures, tous descendent jusqu'aux galeries profondes et en commencent la visite méthodique. Ce n'est pas un petit travail, car, par endroits, trois ou quatre boyaux se superposent.

L'exploration se terminera, hélas, beaucoup plus tôt qu'on aurait pu l'espérer, car 80 mètres à peine après le dernier point atteint par Mario en Octobre 1950, la galerie se rétrécit soudain, et devient une fissure haute et très étroite. Rossi, malgré tous ses efforts pour passer entre les parois, est contraint d'abandonner. Quant à Ilhat, qui a pu suivre sans trop de difficultés les boyaux parallèles au passage principal, il s'est trouvé arrêté par des siphons infranchissables dans toutes ses tentatives de progression en profondeur.

A midi, tout est terminé, et les trois hommes cassent la croûte au bas de l'échelle, quand Mario arrive à son tour... et n'a d'autre consolation que de participer au Nescafé.

Il ne semble pas que cette grotte puisse encore réserver des surprises dans sa partie amont, car les siphons opposeront probablement leur obstacle, même à des gens disposant du matériel approprié, et bien entraînés à ce genre d'exploration. La stratigraphie indique, en effet, que les galeries doivent encore plonger sur une grande distance avant de reprendre l'horizontale, et que, comme la plupart des passages hors d'eau, elles doivent être coupées de nombreuses étroitures.

Par contre, en aval, le grand gouffre d'eau, au bas des puits, est de dimensions assez vastes pour laisser passer des hommes grenouilles, et sa communication avec la Bienne, par une galerie immergée relativement courte, est devenue certitude. Au cours de la dernière exploration, l'équipe a pu voir remonter toute une escadre de truites bien vivantes et agiles, qui s'approchaient avec curiosité des lumières, insolites dans la caverne. Ces truites, ni aveugles, ni dépigmentées, connaissent certainement un passage, pour aller et venir de la rivière aux profondeurs de la Grusse.

Tous les pêcheurs connaissent la prédilection marquée de ces poissons pour les endroits frais et ombragés, et aussi leur voracité. Peut-être viennent-ils sous terre, simplement pour se mettre à l'abri du soleil, mais peut-être aussi viennent-ils y faire ripaille de la faune abondante de crevettes aveugles. Toujours est-il qu'ils ne paraissent pas souffrir de sous-alimentation ni de claustrophobie !

D'autre part, les chasseurs de cavernicoles, tout en "cherchant la petite bête" en diverses saisons, ont remarqué que la grotte inférieure communiquait elle aussi avec la rivière, de façon peut-être indirecte, mais certaine. En temps de sécheresse, le léger ruissellement dans cette grotte se fait vers la profondeur. La galerie d'eau est coupée par un barrage stalagmitique, qui délimite deux biefs, et, fait remarquable, le niveau du second est inférieur de 30 cm au premier.

Un jour de l'hiver 1954-55, Colin en pêchant des crustacés aquatiques non loin du siphon terminal, a eu la surprise de voir évoluer dans



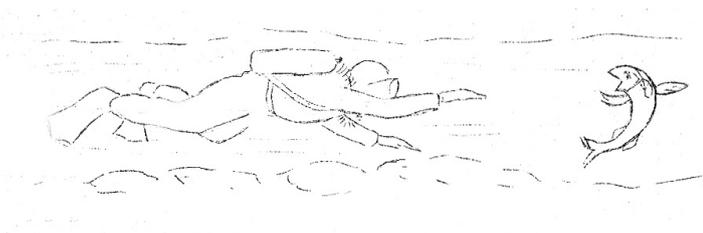
le second bassin une énorme truite, qui, comme ses congénères du gouffre d'eau, ne paraissait nullement dépaysée, et n'avait pu venir là qu'en empruntant une galerie immergée entre la Bienne et le siphon terminal.

A la lumière des diverses observations faites sous terre, il semble qu'on puisse définir ainsi la formation de ces cavités : Originellement, il existait deux réseaux distincts. Le premier comprenait la galerie amont (A) de la grotte haute, et avait son entrée à l'entrée supérieure. L'autre, constitué par le lit de la rivière souterraine s'écoulait dans la Bienne, à la fois par le passage encore inconnu, et en cas d'engorgement de ce dernier, par la grotte inférieure dont l'extrémité doit se brancher sur cette galerie immergée.

Puis, le cours supérieur s'est infiltré dans des fissures qui sont devenues la Galerie des Marmites, et a gagné la faille des puits. Dès lors, il est devenu un affluent du cours d'eau profond, et son ancienne issue s'est asséchée définitivement.

Ce raisonnement permet d'expliquer le fait que, dans la grotte inférieure, encore aujourd'hui, l'écoulement se fasse à gros volume vers le porche en temps de crue, et que le ruisseau qui prend naissance dans une paroi à quelques mètres de l'entrée parte vers la profondeur en période sèche.

Quoiqu'il en soit, ce n'est encore qu'un raisonnement, satisfaisant peut-être, mais dont il faudrait vérifier l'exactitude. Peut-être, un jour, nos collègues les hommes grenouilles du Clan des Tritons pourront-ils venir résoudre cette énigme et, en suivant le chemin des poissons mettre un point final à l'exploration du réseau de la Grusse.



□ MAGIE DANS LES CAVERNES

On désigne sous le terme général de magie, diverses pratiques plus ou moins secrètes et mystérieuses, par lesquelles l'homme a cru longtemps, et croit encore dans certains pays primitifs, s'assurer un pouvoir sur la nature et les êtres vivants. L'idée en est sans doute aussi vieille que l'humanité.

Dès les temps les plus reculés, l'homme a certainement compris, en voyant les plus forts animaux éviter son regard, qu'il était moralement leur maître, et son raisonnement l'a conduit à tirer profit de cette supériorité. Il est possible que les premières opérations magiques aient consisté dans la récitation de formules d'intimidation. Mais, comme le chasseur n'avait pas toujours le loisir de se livrer à ses incantations au moment de la lutte, il a été amené tout naturellement à pratiquer à l'avance les cérémonies indispensables, dans son esprit, à des chasses fructueuses et à moindres risques. C'est là sans doute qu'il faut chercher l'origine des danses rituelles, telles que la célèbre "danse du bison", à laquelle se livraient encore les Peaux-Rouges du siècle dernier.

A l'ère aurignacienne, il y a quelque 40000 ans, l'humanité déjà très vieille, et qui vivait dans les cavernes depuis 10000 ans environ, s'avise de la vertu de l'image. Elle découvre ainsi cette idée maîtresse de la magie, qui consiste à voir dans l'effigie le double d'un être et à conférer au maître ou au porteur de cette image un pouvoir sur l'être représenté. C'est le début de la magie d'envoûtement, dont la pratique

se poursuivra à travers les millénaires, et dont l'idée subsiste encore de nos jours.

C'est cette croyance au pouvoir de l'image qui fait fuir certains Africains ou Indiens d'Amérique, à la vue d'une caméra. Elle survit inconsciemment même chez les civilisés qui ne prennent plus la magie au sérieux, si tant est qu'ils en aient entendu parler. Méditons sur cette simple question : quel est celui d'entre nous qui, crainte de chantage mise à part, laisserait volontiers sa photo entre les mains d'un inconnu ?

En vertu de cette idée, les graveurs, peintres, sculpteurs et modelers préhistoriques vont s'efforcer de créer des œuvres de plus en plus véridiques, pour offrir une image aussi exacte que possible des animaux leurs contemporains et les soumettre à leurs sortilèges. Comme les rites d'envoûtement, réservés à des initiés, demandent le secret et le mystère, c'est tout naturellement dans les parties reculées des cavernes, séjours impressionnants s'il en fût, que les magiciens opèrent.

L'art pariétal, balbutiant au début, donne bientôt des chefs d'œuvre qui classent leurs auteurs anonymes au premier rang des artistes animaliers de tous les temps. Ce sont ces admirables gravures, peintures ou statues, que nos heureux collègues des vallées de la Garonne, de la Charente ou du Rhône, ont parfois le rare privilège de découvrir au fond de quelque galerie "inexplorée".

Nous n'insisterons pas sur la magie paléolithique, que nous ne pouvons pas, hélas, étudier dans le Haut-Jura, peuplé trop tard. Il faudrait d'ailleurs des volumes, et beaucoup de science, pour exposer seulement l'essentiel des observations faites à son sujet.

A l'ère néolithique, un nouveau changement intervient dans la vie humaine. Grâce à l'adoucissement de la température du au recul des glaciers, nos ancêtres peuvent de nouveau vivre en permanence en plein air. Ils installent leurs camps soit sur la terre ferme, soit sur des cités lacustres, et les cavernes abandonnées deviennent promptement des lieux maudits.

Le Néolithique, bien armé, bientôt éleveur puis cultivateur, n'a plus les mêmes soucis alimentaires que ses pères, qui étaient uniquement chasseurs et pêcheurs. Dans son esprit, la magie est moins nécessaire pour assurer la subsistance, et le magicien, qui, aux ères précédentes était censé en assurer le ravitaillement, semble déjà devenir ce qu'il sera de nos jours dans les tribus fétichistes : le sorcier, auquel ses relations avec l'au-delà donnent un pouvoir jugé redoutable, capable

de favoriser ses semblables, mais capable aussi de leur nuire.

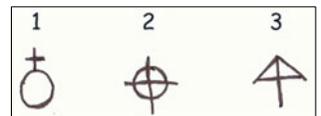
Les signes magiques, à partir de cette époque, ne se rencontrent plus dans les parties profondes des cavernes, mais généralement sous les porches, ou à peu de distance sous terre. Ils deviennent des graffitis énigmatiques, parmi lesquels on distingue parfois des silhouettes d'animaux : renards, poissons, cerfs. Ces effigies, en général maladroitement, ne représentent plus des victimes désignées aux chasseurs, mais plus probablement le totem du sorcier, ou le signe de l'esprit invoqué, ou encore une abstraction matérialisée. L'art magnifique des vieux troglodytes est bien mort et oublié !

A l'Age du Bronze apparaissent les premiers signes cruciformes, qui sont au début une stylisation de la silhouette humaine, debout, bras écartés ; on remarque aussi les premiers disques solaires et des gravures à compartiments formant des quadrillages. Peu après, on note l'apparition de la trop célèbre croix gammée et de l'étoile à cinq branches, signes dont de nombreuses et récentes études ont prouvé l'universalité, mais n'ont pu que supposer l'origine et la signification magique première.

Durant toute l'antiquité et le Moyen Age, et jusqu'à une époque récente, ces vieux signes seront encore utilisés sous terre pour des incantations. Dans l'Est de la France, les invasions venues des rives de la Baltique apportent l'alphabet runique, dont chaque lettre a une signification magique.

Au cours des âges, ces divers signes subissent des transformations, soit par adjonction de détails nouveaux, soit par combinaison de figures anciennes, soit aussi par la maladresse de sorciers, souvent illettrés ou peu habiles dans l'art de l'écriture ou du dessin.

Au contact de la civilisation chrétienne, les vieux symboles païens prennent des significations nouvelles. C'est ainsi, par exemple que la très ancienne représentation humaine (1) devient symbole de la Croix dominant le monde ; que la croix dite "solaire" (2) devient la Croix couronnée d'épines ; que la croix triangulée (3) est assimilée au symbole de la Sainte Trinité.



Il en est de même, en principe de tous les signes cruciformes, et on les découvre alors sur le fronton des portes, sur les monuments funéraires, et jusque dans la décoration des églises. Le Haut-Jura, en particulier, offre sur les entrées de ses vieilles maisons une variété infinie de croix au dessin compliqué, souvent associées à des étoiles à cinq branches, à des demi cercles, à des cœurs droits ou renversés etc... Ces sculptures sont indéniablement d'intention chrétienne, mais descendent en droite ligne, par leurs formes et leurs détails, de signes magiques favorables, dont l'origine se perd dans la nuit des temps révolus.

Une correspondance suivie avec des chercheurs d'autres régions de France, nous a permis de constater que l'aire de répartition de ces symboles est très étendue.

Cette christianisation de vieux signes magiques n'empêche d'ailleurs pas les sorciers de continuer à les employer dans leurs grimoires, bien au contraire. Dans leur esprit, l'image de la Croix ne peut que renforcer la puissance d'une incantation, aussi bien bénéfique que maléfique, suivant qu'elle est faite ou non dans une intention sacrilège.

Car il ne faudrait pas croire que toutes les inscriptions mystérieuses qu'on peut trouver sur les parois des cavernes sont à priori malfaisantes. Beaucoup ont peut-être été tracées dans un but honorable en lui même, et avec un esprit religieux, fortement entaché de superstition. On relève d'ailleurs aujourd'hui encore, ce mélange hétéroclite de religion et de magie, dans les "secrets" de maints guérisseurs campagnards.

Si nous avons, un jour de 1949, remarqué dans une petite grotte de montagne les gravures énigmatiques reproduites dans notre "Echo" 1955, c'est un pur effet du hasard, car, convaincus de l'absence dans le Haut-Jura d'œuvres d'art paléolithiques, nous n'avions pas l'idée de rechercher sur les parois de nos grottes, des inscriptions plus récentes, dont nous ne soupçonnions d'ailleurs, ni l'existence, ni l'intérêt.

Ce n'est que quatre ans plus tard, après avoir lu dans un livre de Norbert Casteret, la relation d'une découverte semblable, sous le porche de la grotte ariégeoise de Peyort, que nous nous sommes souvenus de l'inscription, et que nous l'avons soigneusement relevée.

Un expert, à qui nous l'avons soumise, nous a vivement engagés à poursuivre la prospection, et dès lors, nous avons scruté attentivement les parois. A notre joyeuse surprise, cet examen a donné des résultats inespérés. Dix cavités déjà nous ont livré des gravures magiques, et non seulement des gravures isolées, mais parfois de véritables panneaux dans lesquels voisinent ou se superposent des dessins d'âges divers. Nous reproduisons ci-contre quelques uns de ces dessins.

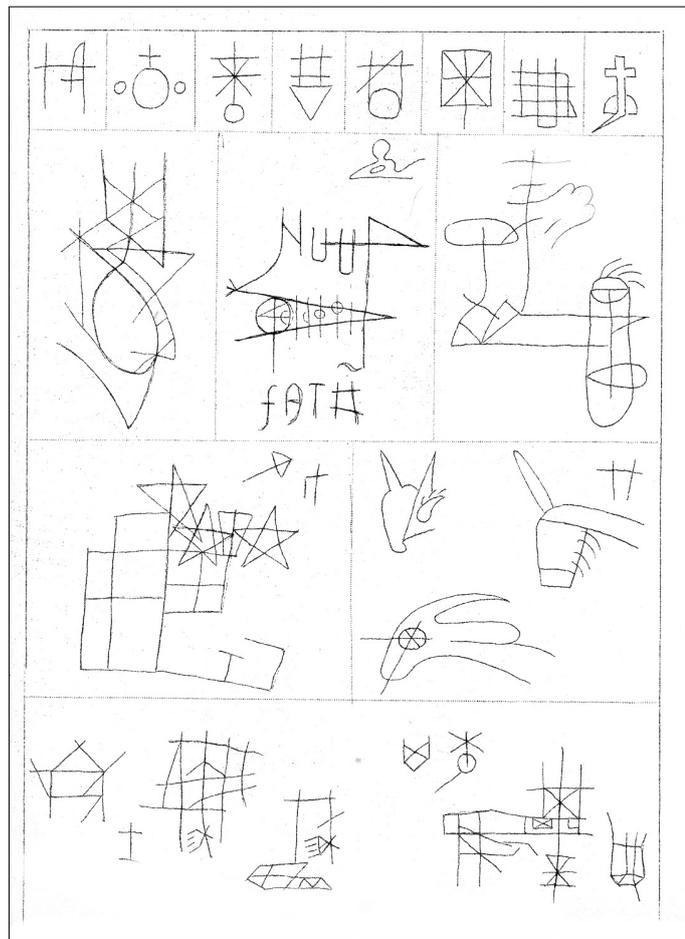
Nos collègues du G.S.J. de Lons le Saunier et de Genève, mis au courant de nos trouvailles ont eux aussi prêté attention aux graffitis des grottes de leur secteur, et nous ont bientôt appris qu'ils avaient remarqué des gravures pariétales analogues, entre autres des étoiles à cinq branches et des signes cruciformes.

L'inventaire est loin d'être terminé, et il serait bien étrange que nous ne fassions pas d'autres découvertes.

Nous prions nos lecteurs de nous excuser si nous ne spécifions pas de quelles grottes il s'agit, mais plusieurs des gravures sont en des lieux relativement accessibles, et leur sauvegarde dépend uniquement du secret de leur emplacement.

Les deux principales questions qui se posent, sont celles de l'âge et de la signification de ces inscriptions. Disons tout de suite que ni l'une ni l'autre de ces questions ne peut recevoir de réponse définitive.

L'âge est très difficile à fixer, pour plusieurs raisons. D'abord, comme nous l'avons dit, beaucoup de signes magiques n'ont que peu varié de forme depuis très longtemps. Par ailleurs, dans les grottes où tout est pratiquement immuable, à l'échelle humaine, la géologie ne peut, sur une période d'une vingtaine de siècles, donner que de très



vagues approximations. Enfin, nous n'avons trouvé sur place, ni objets, ni outils susceptibles de donner quelques indications.

A moins d'admettre, ce qui est peu probable, que des hommes du Bronze ou du Fer, soient venus de la vallée de l'Ain se livrer à des cérémonies secrètes jusqu'aux abords de la haute chaîne, force nous est de conclure que les gravures sont l'œuvre d'habitants de la région, auquel cas les plus anciennes ne seraient pas antérieures au quatrième siècle de notre ère.

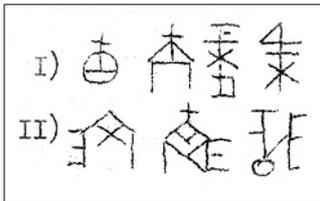
Nos inscriptions pariétales présentent certaines parentés avec celles de la Grotte Baldoïn à Saint-Rémy de Provence, avec les gravures à compartiments des grottes d'Ussat et des rochers de Baulou dans l'Ariège, avec les "jeux de marelle" (4) des Pyrénées espagnoles, et avec les grimoires linéaires de Peyort.



Or, un certain nombre de ces gravures sont considérées comme datant de cette période assez mystérieuses de la Préhistoire, qui a marqué, en Europe continentale le début de l'âge des métaux.

Les œuvres décorant les grottes du Haut-Jura ne sont pas forcément de la même époque, mais, et c'est là un point important de la question, leur parenté avec les précédentes conduit à entrevoir l'existence d'un vaste fond commun folklorique s'étendant à des régions à première vue aussi dissemblables comme peuplement que le Jura, la Provence, les Alpes, le Languedoc, et les deux versants des Pyrénées.

Quant à la signification de ces dessins, nous en sommes réduits aux conjectures. Une indication nous est cependant donnée par la comparaison avec deux séries de gravures provenant toutes deux de Suisse : des motifs de bagues barbares du 4ième siècle (I) et des signes de propriété du 16ième siècle (II)



Ces deux séries de signes, bien que séparées par douze siècles, présentent entre elles des analogies, et ressemblent par certains détails à plusieurs de nos gravures. On pourrait donc supposer que quelques unes de ces dernières sont peut être elles aussi des signes de propriété servant à la fois de porte bonheur et de signature en un temps où l'écriture était une science peu répandue.

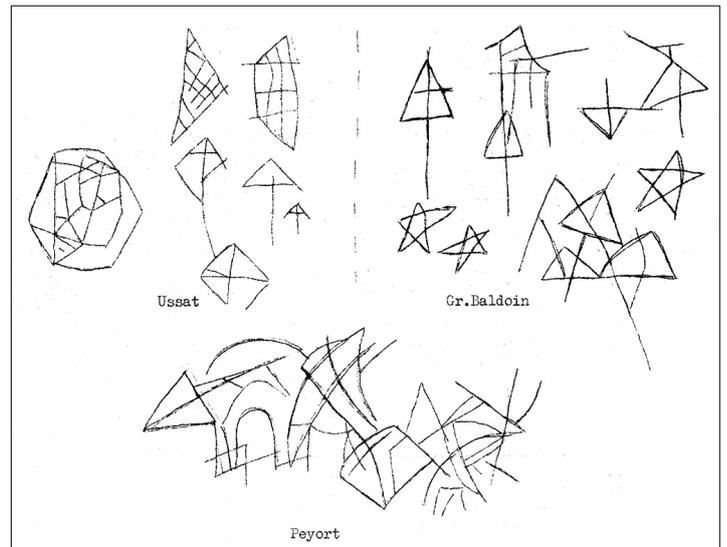
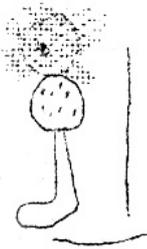
Cette explication, valable à défaut de mieux, pour divers signes simples, ne saurait s'appliquer aux gravures compliquées, qui ont du être tracées dans un but beaucoup plus hermétique. Celles-ci font sans doute partie de l'art allégorique de sectes secrètes du Moyen Age, dont les membres pratiquaient l'envoûtement, la sorcellerie et autres sciences occultes moins inoffensives, telles que celle des poisons. Si l'on en croit les vieilles chroniques, ces sectes ont été nombreuses, en particulier du 14^{ème} au 16^{ème} siècle, dans le pays vaudois et ses environs, et à Saint-Claude même, plusieurs de leurs affidés ont eu maille à partir avec une justice qui ne plaisait pas avec ce genre d'affaires.

La traduction en langage clair de cette magie noire ou blanche serait évidemment curieuse, mais au fond, ne paraîtrait-elle pas un peu ridicule ?

Notre première réaction a bien été un grand éclat de rire, le jour où nous avons découvert, à peu de distance sous terre, dans une grotte insignifiante, un dessin d'envoûtement indiscutable. Nous avons imaginé une sorcière anguleuse, sortie tout droit d'un conte de fées, pour graver sur une paroi un bonhomme censé représenter un contemporain détesté, et ensuite lui écraser la tête, lui larder le corps de coups de poinçon, en débitant un charabia de circonstance.

Cette idée d'un être s'acharnant sur un bloc de calcaire, pour satisfaire une vengeance, nous a paru d'une loufoquerie irrésistible.

La réaction a été identique, lorsque nous avons remarqué, dans une autre grotte, une gravure de la même veine, représentant, en travers du dessin d'une maison zébrée d'éclairs, un animal fabuleux, au corps de bouc et à la tête de criquet. Nul doute qu'il



s'agisse là aussi d'un "sort", destiné à appeler un incendie et les pires calamités dans une demeure.

Cependant, après avoir bien ri, nous avons dû admettre que, si l'humanité a progressé sur le plan matériel depuis l'âge lointain des cavernes, elle a aussi progressé en méchanceté, car si les grands chasseurs d'autrefois usaient libéralement de leurs sortilèges sur les animaux, ils respectaient l'homme. On ne connaît pas d'exemple qu'ils aient jamais tenté de se servir de la magie pour nuire à leurs semblables.

Aujourd'hui, ces pratiques ne sont plus, en pays civilisés, qu'un curieux souvenir. Malheureusement, les descendants des anciens alchimistes se révèlent des sorciers beaucoup plus redoutables que leurs prédécesseurs, puisqu'ils ont doté notre ère de moyens de destruction plus efficaces et plus rapides, à coup sûr, qu'une gravure dans une caverne.

□ ENCORE L'EAU DES FOULES

L'Echo en a déjà parlé et reparlé à maintes reprises, mais il nous est impossible de passer sous silence l'étrange phénomène qui s'est produit cet automne : nous pensons à l'intrusion simultanée dans les résurgences du Bief Noir, du Flumen, de Montbrillant et des Foules, de produits bitumineux, provenant à n'en pas douter du goudronnage d'une route.

Le Service des Eaux s'est aussitôt informé des travaux routiers en cours auprès de l'Administration compétente, et a pu apprendre que, seule de tout le Haut-Jura, la route allant de la Combe du Lac à Lajoux avait été goudronnée peu avant la période de grandes pluies qui avait provoqué la crue. C'est là qu'il fallait rechercher l'origine des infiltrations malodorantes.

Cette information nous a laissés stupéfaits, car, depuis longtemps, les secteurs absorbants des diverses résurgences paraissaient avoir été bien délimités par un nombre suffisant de colorations. Il était prouvé que l'eau de la Combe des Eterpets se déversait par les Foules et Montbrillant, que celle de la Combe du Lac reparaisait au Flumen, et que celle du Bief Noir avait son origine sous le synclinal des Moussières. Aucune des colorations effectuées de 1902 à 1921 n'avait prouvé d'interpénétration des réseaux, à moins, ce qui est fort possible, que le fait soit passé inaperçu.

Nous connaissons de longue date les points par lesquels le goudron a pu s'infiltrer sous terre. Ce sont, en contrebas de la route de Lajoux, une série de dolines, et, surtout, entre cette route et le lac, un grand gouffre absorbant où la coloration de 1902 a été faite, pour ressortir huit jours plus tard au Flumen. Ce gouffre, aujourd'hui obstrué en

surface par les ruines d'un ancien bâtiment, absorbait autrefois l'eau du lac, amenée par un canal, pour faire tourner une roue hydraulique. La roue a disparu, mais le canal fonctionne toujours, grossi par les rigoles bordant la route, et on entend nettement, sous les ruines, le fracas d'une grosse cascade.

Après cette "expérience" aussi décisive qu'involontaire, toutes les données du problème sont à réviser. On est bien obligé d'admettre qu'il existe en période de pluies, un étage commun à toutes les eaux d'infiltration entre les Combes des Eterpets et celle de Lajoux, étage s'étendant peut-être loin vers le Sud, au delà du Manon et des Molunes. Il aurait été très intéressant à ce sujet, de savoir si l'eau des Moulins a elle aussi été polluée, ce que personne n'a pu nous indiquer, la fontaine n'ayant plus d'usagers attitrés.

Il se pourrait même que depuis une cinquantaine d'années, il se soit produit une anastomose, ou interférence de réseaux voisins, qui se manifesterait maintenant en toutes saisons. Il faudrait, pour se rendre compte exactement de la situation, toute une nouvelle série de colorations, faites aussi bien en périodes sèches qu'en périodes humides. Le prix de telles expériences est actuellement prohibitif et, au point de vue pratique, elles ne feraient que confirmer ce que la "coloration au goudron" à fait ressortir très nettement : le risque de pollution de l'eau de Saint-Claude est encore beaucoup plus grand qu'on ne l'avait supposé.

Tous les gouffres suspects de la Combe des Eterpets sont aujourd'hui connus. Le plus dangereux de tous, celui de l'Engouteilla, a été recouvert d'une dalle de béton et définitivement rayé de la liste des dépotoirs, mais l'extension inattendue à la Combe du Lac de la zone de protection de l'eau rend illusoire une détection en surface des foyers d'infection.

Ce fait nouveau ne peut que justifier, s'il en était encore besoin, l'urgence des travaux entrepris par la ville pour la construction d'une station d'épuration, même si la pose de compteurs doit en être la conséquence inéluctable.